

# Renard

## Histoires naturelles

Présentation  
par Léon Guichard



Extrait de la publication



# Renard

## Histoires naturelles



De ses promenades à travers les prés, les routes et les jardins de sa Nièvre natale, Jules Renard, « chasseur d'images », ramène dans sa gibecière des portraits croqués sur le vif : insectes et animaux des bois, volailles des basses-cours et bêtes domestiques, rien n'échappe à l'œil de l'écrivain, qui sait faire surgir le trait saillant, drôle, inattendu mais juste, d'une précision « mathématique », comme il aimait à le dire lui-même.

Les *Histoires naturelles*, collection de portraits cocasses et attendris, trésor d'humour et de délicatesse, sont le résultat d'un sens de l'observation qui tient à la fois du naturaliste et du poète.

Édition établie par Léon Guichard  
Bibliographie mise à jour (2010)  
par Clarisse Barthélémy





# HISTOIRES NATURELLES

*Du même auteur  
dans la même collection*

POIL DE CAROTTE

JULES RENARD

# HISTOIRES NATURELLES

*Édition établie*

*par*

Léon GUICHARD

*Bibliographie mise à jour (2010)*

*par*

Clarisse BARTHÉLEMY

GF Flammarion

Extrait de la publication

© 1967, Paris, Flammarion  
Édition corrigée en 2010  
ISBN : 978-2-0812-3492-5



## INTRODUCTION

*Histoires naturelles* est l'œuvre du fils d'un modeste village de la Nièvre, Chitry-les-Mines. Renard tint en effet à proclamer que si le hasard avait fait naître son corps à Châlons-du-Maine, son âme ne se reconnaissait chez elle qu'à Chitry : « J'ai le droit de me dire enfant, enfant par le cœur, de Chitry-les-Mines, car c'est le pays de mon père, qui fut un sage regretté. C'est bien là que sont nées mes premières impressions, et c'est jusque-là, et ce n'est pas plus loin, que remontent mes plus vieux souvenirs d'âge tendre. »

Issue du mariage de Philippe Renard, laboureur, avec Catherine Apertot, le 17 février 1737, la famille Renard était l'une des plus anciennes et des plus nombreuses de Chitry. En 1866, François Renard, arrière-petit-fils de Philippe, revenait s'installer au pays de ses ancêtres, où il avait acheté, en bordure du village, la maison où grandira Poil de Carotte. À l'âge des études, Jules Renard fut mis en pension à Nevers, mais les vacances le ramenaient à Chitry. À dix-sept ans, il partait pour Paris, mais lorsqu'il eut réussi à s'y faire connaître comme homme de lettres, celui que Rachilde appelait « le Paysan parvenu » revint, lui aussi, dans le pays où il avait ses racines. En 1895 il y loua, à Chaumot, tout près de Chitry, de l'autre côté de l'Yonne, « que longe le pêcheur à la ligne volante », une ancienne maison de curé, « la Gloriette », où il passait, avec sa femme et ses enfants, tout le temps

qu'il pouvait arracher aux servitudes parisiennes. C'est là qu'il menait la vie toute simple qu'il aimait, au milieu de ses « frères, les paysans », et parcourant les prés, les routes et les bois, car les mines de plomb argentifère, exploitées autrefois, ne sont plus qu'un souvenir, et Chitry n'est qu'un village d'agriculteurs, dont les jardins champêtres s'inclinent doucement jusqu'à la rivière. Sans doute, Renard n'est pas un paysan, mais à la campagne il est chez lui, il se sent « dans sa vérité », comme dirait Barrès. C'est là qu'il repose, définitivement, et son buste se dresse aujourd'hui sur la petite place du village dont il fut le maire. « Trois ou quatre maisons, juste ce qu'il faut de terre et d'eau à des arbres, de pâles souvenirs d'enfance dociles à notre appel, comme c'est quelque chose de simple, la patrie ! »

Renard au village, c'est « le Monsieur », ou « monsieur Jules », mais « monsieur Jules » s'entretient avec son jardinier, Philippe, et fait causer sa femme, la Rondotte ; il se promène à pied, à bicyclette, ou bien prend son fusil, chasseur à la fois invétééré et honteux, pour faire lever un lièvre ou attendre le passage des bécasses. Il regarde la rivière, qui tantôt se fait « toute petite dans son lit », et tantôt déborde dans les prés. Alors, « toute la vallée est comme une immense glace en morceaux ». En automne, il regarde les feuilles glisser au fil de l'eau. « Elles aussi, elles émigrent. » Il longe le canal du Nivernais, sur lequel flottent les bois du Morvan. Il pousse quelquefois jusqu'aux Settons. Il se promène alors avec sa canne, en simple chasseur d'images. Il avait le droit de se faire dire par la nature : « Il aime mes arbres. » Car il connaît chacun de ces habitants de la commune, à peine plus sédentaires que ceux du village. Il sait comment les arbres reçoivent la pluie, et il sait comment les arbres vieillissent. Il regarde tomber les feuilles, se coucher le soleil et se lever la lune, sur sa terrasse de Chaumot. Il aime la

nature à toutes les heures et par toutes les saisons. Et c'est avec peine qu'il reprenait, dans la petite gare, le train pour Paris. « Quand je rentre, les arbres ont l'air de me dire : « Tu nous quittes ! » Il voyait en eux sa vraie famille, une famille exemplaire, à imiter dans la vie, comme au moment de la mort : mourir « avec la simplicité d'un arbre ». C'est là qu'il vivait avec plénitude. « Ma dernière promenade a été un acte de gratitude », a-t-il écrit à la fin de son dernier livre. « Je disais merci aux arbres, aux rues, aux champs, au canal et à la rivière, aux tuiles de la maison.

« C'est là que je vis comme j'aimerais toujours vivre. Et j'y reste plus d'à moitié, quand je quitte mes frères farouches pour aller à Paris, avec Gloriette. » (C'était le nom qu'il donnait à sa femme.)

Le meilleur moyen de prolonger son séjour à la campagne tout en demeurant à Paris, c'était évidemment d'évoquer Chitry dans ses livres. Et c'est ce qu'il a fait. Dès 1889, lorsque les premières couches de sa femme le ramenèrent chez ses parents et l'incitèrent à écrire *Poil de Carotte*, il notait dans son *Journal* : « Joindre à ce livre une série sur les animaux : le cochon, sa mort, etc. », et au-dessous cette première *histoire naturelle*, qu'il n'a d'ailleurs pas recueillie : « Le merle, ce corbeau minuscule. »

On trouve en effet déjà dans *Poil de Carotte* un certain nombre de textes qui annoncent les *Histoires naturelles*, comme : « Les Lapins », « La Carabine », « La Taupe », « La Luzerne », « Les Moutons », « La Tempête de feuilles », « La Première Bécasse », etc. Mais c'étaient la nature et les animaux vus par l'enfant qu'avait été Renard. Dans les *Histoires naturelles* revivent les impressions de l'homme mûr, du propriétaire d'une étable, d'une basse-cour et d'un grand jardin, du chasseur d'images, du promeneur et du chasseur.

Les *Histoires naturelles* ne sont cependant pas sorties tout entières de la vie de Jules Renard à la campagne. Assurément, nous ne les aurions pas eues sans Chitry et Chaumot, mais certaines doivent un peu à Buffon, et d'autres au Jardin d'Acclimatation.

Déjà, le titre nous renvoie plaisamment à l'œuvre du célèbre naturaliste, mais de plus, çà et là, une épithète, une remarque plus précise semblent bien indiquer que Renard s'est servi des portraits d'animaux qu'on trouve dans Buffon. Scrupuleux comme il l'était, il n'a pas dû écrire une seule *histoire naturelle* sans s'être reporté à l'article correspondant de l'*Histoire naturelle*.

Sur son exemplaire personnel des *Histoires naturelles*, que conserve sa belle-fille, Renard, à la fin du *Cheval*, s'est amusé à retourner ainsi la phrase célèbre de Buffon : « La plus noble conquête que le cheval ait faite est celle de l'homme, cet animal. »

Sans doute, il est normal que deux observateurs aient fait sur les animaux les mêmes remarques et se soient servis des mêmes termes. Il n'était pas besoin de lire Buffon ou ses collaborateurs pour noter les « salières » du cheval, l'« éventail » de la dinde, le « vol gauche » de la chauve-souris, la propreté et l'agitation de la belette, le vol bas de la caille, la familiarité des bergeronnettes, les petits cris des hirondelles, la tête verte du canard et son accroche-cœur au derrière. Et Renard savait bien que le lièvre « se gîte le matin à l'abri du vent qui souffle... et reste à son gîte jusqu'à la nuit prochaine », etc.

Parfois le texte de Renard est si proche de celui de Buffon que l'utilisation du naturaliste par l'écrivain paraît certaine. Le pigeon qui fait sur la maison un *bruit de tambour voilé*, c'est, nous apprend Buffon, « ce pigeon pattu, que l'on appelle pigeon tambour », et que l'on « nomme aussi pigeon glouglou, parce qu'il répète continuellement ce son et que sa voix imite le

*son du tambour entendu de loin* ». C'est encore le portrait du paon dans l'*Histoire naturelle* qui a dû suggérer à Renard l'idée de comparer son allure « à celle d'un *prince indien* qui porte sur lui les riches présents d'usage », car on lit dans Buffon : « Ce sont les *Indes orientales*, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal. » D'autres détails donnés par le naturaliste sur le paon amoureux (« Si *les feux de l'amour...* lui inspirent une nouvelle ardeur... alors toutes ses beautés se multiplient... *son aigrette s'agite* sur sa tête... ») et « il semble prendre un nouvel *éclat...* de nouvelles *couleurs* plus variées et plus harmonieuses ») sont condensés par Renard avec une goutte de poésie : « L'amour avive l'*éclat* de ses *couleurs*, et *son aigrette tremble* comme une lyre. » La présentation du paon comme un riche fiancé n'est-elle pas en puissance dans la phrase où Buffon évoque « ses courbettes de petit-mâître » ? De même, si Jules Renard nous montre les moutons « qui reviennent des chaumes où, depuis ce matin, ils paissaient, *le nez à l'ombre de leur corps* », c'est bien pour avoir lu qu'on mène les moutons « l'après-midi sur des coteaux exposés au couchant, afin qu'ils aient en paissant *la tête à l'ombre de leur corps* » ; et si « cet autre a le *vertige* et heurte du genou sa *tête mal vissée* », n'est-ce pas parce que « les rayons du soleil *leur étourdissent la tête* et leur donnent *des vertiges* » ?

Renard a donc pu profiter de ses lectures. Il ne faudrait cependant pas prendre au sérieux cette boutade du *Journal* : « Je regarde enfin les bêtes pour contrôler mes *Histoires naturelles*. » Il ne s'est pas fait faute de les regarder.

Son « Jardin du Roi », c'étaient à Paris le Jardin d'Acclimatation et le Jardin des Plantes, mais c'étaient surtout la basse-cour, la rivière, les champs et les bois de Chaumot et de Chitry.

La plus grande part des *Histoires naturelles* vient évidemment de Chitry. Les animaux de la basse-cour, Renard les a connus tout enfant. Poil de Carotte vit peut-être encore plus avec eux qu'avec ses parents ; avec eux, en tout cas, il est plus à son aise. Plus tard, revenu dans la Nièvre, il notera dans son *Journal* un grand nombre d'images comme celles-ci : « L'oie qui crache par le derrière... », la « limace rouge, en beau cuir de Russie, avec de profondes rainures... », le poulet sur ses allumettes... le cochon avec sa casquette toujours sur les yeux... les fourmis, petites perles noires dont le fil est cassé ». Elles prouvent que Renard a bien regardé les bêtes.

Et il les a bien écoutées. Il s'est appliqué à noter l'équivalent exact du cri de la pie, « Gerregégé », ou à rendre le chant du crapaud : « Régulièrement s'échappe de lui une goutte sonore, une note triste. Elle ne semble pas venir de terre : on dirait plutôt la plainte d'un oiseau perché sur un arbre... »

Il peut paraître paradoxal de prétendre qu'un chasseur comme lui aimait les bêtes. Il avait en effet la passion de la chasse, héritée de son père. Mais il en avait en même temps honte et remords. L'exclamation finale des « Perdrix » : « Ah ! je mériterais un bon coup de fusil dans les fesses ! » résume un sentiment maintes fois exprimé dans le *Journal* ou la *Correspondance*. Parfois, il préférerait rapporter une image qu'une caille, mais l'habitude était plus forte.

Il avait eu l'idée de terminer *Histoires naturelles* sur cette question :

« Une lectrice (fermant le livre) :

– Aimez-vous les bêtes, monsieur Jules Renard ? »

Naïveté impertinente. Évidemment, il les aimait. Il aurait aimé être un saint François d'Assise, frère des oiseaux (« Le miracle serait pour moi qu'un petit oiseau s'approchât pour me dire quelques mots ») et des bêtes. « Le Cerf » et « Le Martin-pêcheur » sont

des reflets de tels rêves, à travers leur réalisme de procès-verbal. Et deux récits des *Histoires naturelles* laissent filtrer une émotion que la *Correspondance* et le *Journal* de Renard nous permettent de dire vécue : celui de « La mort de Brunette » et celui de la mort de Dédéche. « Beauté de la littérature », note Renard dans son *Journal*. « Je perds une vache. J'écris sa mort, et ça me rapporte de quoi acheter une autre vache. »

« Les bêtes me font rougir de mes plaisanteries sur elles », écrivait un jour Jules Renard. Il n'avait pas à rougir, car ses plaisanteries ne sont pas bien méchantes. Il dit à la dinde qu'elle n'est « qu'une dinde », à la guêpe qu'elle « finira par s'abîmer la taille », au cygne qu'« il engraisse comme une oie ». Mais il le leur dit gentiment, comme on dit leur vérité à des amis. Et il se fait dire par le goujon ce simple mot, que j'ai relevé également dans son exemplaire personnel : « Taquin ! » Chacun son tour.

« Je voudrais, note-t-il encore, s'ils pouvaient lire mes petites *Histoires naturelles*, que cela les fît sourire. » C'est bien cela. Et Renard les fait sourire, et nous fait sourire, parce qu'il les compare à des hommes. Les animaux ne peuvent pas être ridicules. « On rira d'un animal, écrivait Bergson dans *Le Rire*, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine. » Ce sont ces analogies qu'a saisies l'humoriste. Voici les orphelines en promenade, « le pensionnat des dindes », voici le geai, « le sous-préfet aux champs ». La dinde est une vieille coquette qui joue de l'éventail, et la belette une pauvre institutrice qui va « donner, de trou en trou, ses leçons au cachet ». Le paon est un fiancé royal en habit de gala, et le cheval a des « incisives d'Anglaise », etc. Ce qui importe, c'est de ne pas aller trop loin, comme l'ont fait Grandville, l'illustrateur, et, plus près de nous, Walt Disney, donnant un bonnet ou des pantalons brodés à l'oie, et des bretelles à un

canard. Renard a su ne pas tomber dans cet excès de mauvais goût et se contenter de suggérer le rapprochement entre l'homme et l'animal, en donnant à ce dernier « l'air », et non le costume d'un homme. L'art de Jules Renard est fait en partie de refus et de discrétion. C'est le « Rien de trop » du classique.

Les *Histoires naturelles* sont aussi et avant tout l'œuvre d'un poète. D'un poète en prose. Ce qui fait le poète, c'est l'image. Et c'est l'image, à la fois dans le sens de « vision » et dans le sens de « métaphore », que chassait Jules Renard. Il la « chassait », réellement. Il ne se contentait pas « d'ouvrir les yeux », et les images ne s'y emprisonnaient pas toujours « d'elles-mêmes ».

Il avait trois façons de les prendre : par l'oreille, par l'œil, et par les mots.

C'est l'oreille qui lui fait traduire le roucoulement du pigeon par cette approximation : « Viens mon grrros ! Viens mon grrros ! Viens mon grrros ! » (qui évoque en même temps la nature amoureuse du pigeon), et le chant du grillon par six images successives, qui tendent toutes à reproduire un bruit : grincement du râteau sur le sable, de la scie sur le bois, du remontoir d'une montre, etc.

Les filets de ses yeux en capturaient beaucoup. Sans doute Renard n'a pas l'abondance d'images visuelles de son dieu poétique, Hugo, mais le mécanisme de la vision est le même chez l'un et chez l'autre. Dans un objet, ils en voyaient un autre, qui se superposait exactement au premier. C'est ce que Renard appelait l'image « juste » ou « mathématique ». La différence, c'est que Hugo la développe, tandis que Renard la condense. Il en est qui sont simplement amusantes, comme celle de la fourmi, qui « ressemble au chiffre 3 », ou de la couleuvre, « cette colique ». Mais il en est d'autres qui à la justesse joignent l'émotion. Leur



effet se prolonge dans l'âme du lecteur qui les laisse résonner en lui :

« Au soleil qui se couche, les bœufs traînent par le pré, à pas lents, la herse légère de leur ombre. »

« Dans la campagne muette, les peupliers se dressent comme des doigts en l'air et désignent la lune. »

D'autres, enfin, lui venaient par les mots. D'une locution toute faite, Renard réveillait la valeur métaphorique. Des millions de personnes avaient dit, des centaines d'auteurs avaient écrit que le soleil « se couche », sans que cette métaphore évoquât en rien la vision d'un véritable « coucher ». Mais, pour Jules Renard, du moment que le soleil « se couche », il doit quitter, comme nous, ses vêtements. Ce sont les nuages épars autour de lui – et voici l'image du « soleil qui se couche et dévêt sur l'horizon ses lumineux habits, ses nuages répandus pêle-mêle ».

Il arrive aussi qu'à la manière de Hugo une série d'images s'agrègent à une image centrale qui les commande. Dans « Les Moutons », par exemple, les images de la fin s'ordonnent autour de la laine ; nous voyons l'image se faire sous nos yeux, et, par une transformation mystérieuse, les moutons de la terre se changer insensiblement en moutons du ciel.

On peut remarquer que beaucoup de ces images s'épanouissent ainsi à la fin d'une « prose » de Renard, comme à la fin d'un poème de Hugo, ou dans le dernier vers d'un sonnet. Elles ne contribuent pas peu à faire de certaines *Histoires naturelles* d'authentiques poèmes.

Les *Histoires naturelles* sont avant tout une œuvre d'humour et de poésie. Mais on y trouve également, comme dans toute l'œuvre de Renard, un souci de vérité. Renard n'a pas voulu faire sur les animaux de la « littérature » comme en ont fait Buffon ou ses collaborateurs, qui les « classent » comme la société

française sous l'Ancien Régime. Pour eux, le cheval est plus « noble » que l'âne, le cygne plus « considérable » et « distingué » que l'oie. Or il n'est pas vrai que, « supérieur en tout à l'oie », comme l'écrit Buffon, le cygne sache « se procurer une nourriture plus délicate et moins commune ». Et voilà pourquoi le cygne de Renard, loin d'être un rêveur romantique, un mangeur de nuages, comme l'Étranger de Baudelaire, fouille la vase et en ramène un ver. « Il engraisse comme une oie. »

En outre, Renard s'est bien gardé de « romancer », dramatiser, poétiser la vie de ses animaux, de faire d'eux des héros de roman, comme Louis Pergaud, d'épopée, comme Kipling, ou de théâtre, comme Rostand.

Les pièces que le « chasseur d'images », d'un trait de plume, a mises à son tableau sont assez disparates. Elles vont de l'image en une ligne (« La Puce », « Le Cafard ») au poème (« Les Hirondelles », « Chauvesouris ») ou au récit (« La mort de Brunette », « La Bécasse »).

Renard s'est appliqué à les disposer avec ordre. D'abord, la « basse-cour », depuis « Les Poules », qu'allait fermer Poil de Carotte, jusqu'aux « Pigeons ». Puis viennent, côte à côte, les hôtes glorieux des pelouses et des étangs, « Le Paon » et « Le Cygne ». Ensuite, les « animaux domestiques », du chien aux lapins, qui, cousins des lièvres, servent de transition avec les « animaux sauvages », comme les pigeons assuraient la liaison entre la « basse-cour » et les animaux « nobles ».

Quelques croquis, pris au Jardin d'Acclimatation, et voici les « poissons », séparés des « oiseaux » par un tableau humoristique du « jardin » des Renard.

Enfin, « Une famille d'arbres » clôt le recueil par un paysage qui nous ramène à la promenade du début, fermant ainsi le cercle.

Renard en effet a encadré ses proses avec un art et en même temps un naturel parfaits, entre deux récits qui montrent l'écrivain en quête d'impressions, à l'affût d'images nouvelles, entre une « ouverture » et une « fermeture » de la chasse, chasse le plus souvent pacifique, où l'homme n'a d'autre ambition que de surprendre au gîte les animaux et la nature : une ouverture où l'on sent toute l'allégresse des départs par un clair matin d'été, et une fermeture mélancolique par une grise journée d'automne.

C'est ainsi que le réalisme, l'humour, la poésie et l'art contribuent ici à notre délectation.

Dès leur première publication, les *Histoires naturelles* eurent un succès de rayonnement.

Les instituteurs, les inspecteurs d'académie y prenaient – y prennent toujours – des textes de dictée. « Oh ! du Jules Renard, ce n'est pas difficile », disait le petit Descaves (Pierre, fils de Lucien) en 1908, « personne ne fait de fautes ». C'est en effet avec des mots de tous les jours que Renard a décrit les animaux de tous les jours. On les choisissait – on les choisit encore – comme exercices de lecture, de récitation, de traduction. Car ce sont des modèles de prose simple et parfaite dans leur sobriété. Elles sont le régal des « délicats ».

Les plus grands acteurs se plaisaient – se plaisent – à les « dire » dans les matinées poétiques.

Les plus grands artistes, Bonnard, Lautrec, ont tenu à les illustrer.

Et puis Ravel a composé avec elles une de ses œuvres les plus réussies, faisant ressortir en une magnifique leçon d'interprétation ce qui fait leur valeur et leur charme : l'humour et la poésie.

Ce petit livre, toujours vivant, est plein de chefs-d'œuvre, et a fait naître d'autres chefs-d'œuvre.

Léon GUICHARD.

## NOTE SUR LE TEXTE ET LES PREMIÈRES ÉDITIONS DES *HISTOIRES NATURELLES*

### *Le texte*

*Histoires naturelles* a été composé au jour le jour, de la même façon que *Poil de Carotte*. C'est-à-dire que Renard, après avoir publié un certain nombre de textes sur les animaux dans la *Nouvelle Revue* (de Juliette Adam) et *L'Écho de Paris*, en 1895 et en janvier-février 1896, eut l'idée de les réunir en un petit volume, qui parut sous ce titre en mars 1896. Puis d'autres textes de la même veine parurent dans *Le Rire*, *Le Figaro*, *Le Gil Blas*, en 1898, 1902, 1903, dans *La Petite Gironde*, *L'Auto*, *Paris-Journal*, en 1906, 1907, 1908, 1909 ; et certains furent incorporés dans *Le Vigneron dans sa vigne* (de 1901) et *Ragotte* (1908) avant de prendre place dans les *Histoires naturelles*, en 1904 et en 1909.

### *Les premières éditions*

1896. Flammarion. Deux vignettes de Vallotton.

Cette édition comprend 45 textes.

1899. Floury. Vingt-deux lithographies de Toulouse-Lautrec, illustrant 22 textes.

1904. Flammarion. Dessins de Bonnard. Cette édition comprend 70 textes.

1909. Arthème Fayard. Illustrations de Benjamin Rabier. Collection à 0,95 F. Cette édition comprend 83 textes.

1926. Bernouard, dans les *Œuvres complètes* de J. Renard. Cette édition comprend 85 textes.



Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPN000370.N001  
Dépôt légal : février 2010

Extrait de la publication